



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n°31 – janvier 2019

*Accents du français : approches
critiques*

Numéro dirigé par Maria Candea, Gaëlle
Planchenault, Cyril Trimaille

SOMMAIRE

- Maria Candea, Gaëlle Planchenault, Cyril Trimaille : *Avant-propos et présentation du numéro – l’accent qu’on a, l’accent qu’on nous donne, l’accent qu’on est.*
- Alexei Prikhodkine : *Accents régionaux du français : interroger des évidences.*
- Elissa Pustka, Jean-David Bellonie, Marc Chalier et Luise Jansen : « *C’est toujours l’autre qui a un accent* » : *Le prestige méconnu des accents du Sud, des Antilles et du Québec.*
- Mathieu Avanzi, Philippe Boula de Mareüil : *Peut-on identifier perceptivement huit accents régionaux en français ? La réponse des sciences participatives.*
- Kristin Reinke, Luc Ostiguy, Louis Houle, Caroline Émond : *Cachez cet accent qu’on ne saurait entendre : la langue du doublage fait au Québec.*
- Liudmila Smirnova, Alain Dawson : « *La ch’tite famille* » : *derrière le film à accent local, un chantier de politique linguistique ?*
- Médéric Gasquet-Cyrus, Gaëlle Planchenault : *Jouer (de) l’accent marseillais à la télévision, ou l’art de mettre l’accent en boîte.*
- Myriam Dupouy : *Dire (avec) l’accent en formation linguistique obligatoire pour adultes allophones, l’accent comme indicateur d’identité linguistique assignée, subie ou choisie.*

Traduction

- Rosina Lippi-Green : *Le mythe du non-accent* (1^{re} édition 1997), traduit de l’anglais par Gaëlle Planchenault.

Compte-rendus

- François Gaudin : *Signifier, essai sur la mise en signification (parcours dans l’espace épistémique et dans l’espace communicationnel ordinaire)*, de **Robert Nicolai**, 2017, ENS éditions. Collection Langages, Lyon, ISBN-13978-2-84788-924-6.
- Doyle Calhoun : *De la bouche même des indigènes : Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, de **Cécile Van de Avenne**, 2017, Paris, Vendémiaire.
- Catherine Adam : *La Bretagne Linguistique n°21*, **Mannaig Thomas, Nelly Blanchard** (dirs), 2017, CRBC, UBO/UBL, Brest, 320 p., ISBN : 979-10-92331-31-8.
- Fabienne Leconte : *Dessiner les frontières*, sous la direction de **Michelle Auzanneau et Luca Greco**, 2018, ENS éditions, collection Langages, Lyon.
- Anaïs Delabie : *Language, capitalism, colonialism – toward a critical history*, de **Monica Heller et Bonnie S. McElhinny**, 2017, University of Toronto Press, 336 pages, ISBN-13: 978-1442606203.

COMPTE RENDU

Robert Nicolai, 2017, *Signifier, essai sur la mise en signification (parcours dans l'espace épistémique et dans l'espace communicationnel ordinaire)*, ENS éditions. Collection Langages, Lyon, ISBN-13978-2-84788-924-6.

François Gaudin

Université de Rouen Normandie

L'ouvrage de Robert Nicolai se présente sous la forme d'un opus de 323 pages regroupant dix chapitres, encadrés par une ouverture et un final. Ancré, comme son titre l'indique, sur une réflexion sémantique, le texte propose au lecteur une réflexion épistémologique nourrie par une longue expérience de la recherche et une abondance de lectures dont la bibliographie rend compte.

Ce n'est pas un essai de sémantique, ni sur la sémiotique, que nous donne l'auteur mais une réflexion sur la mise en signification, à travers les disciplines et les théories. Celles-ci ne sont pas sorties tout armées de la tête de certains auteurs mais se sont déployées selon des schémas de pensée, souvent métaphoriques, dont sont retracés la genèse et le déploiement.

Une des images qui guide le propos est celle de la frontière. Pour parler de langues, il faut pouvoir circonscrire des domaines dans lesquels ces pratiques langagières se répartissent, d'où l'intérêt paradoxal pour la linguistique des langues mêlées, l'iscamtho et le michif, pris en exemple, constituant deux cas de figure différents (p. 13). Nul doute que la nécessité de penser de tels cas de figure ne se développe avec le double phénomène mondial d'urbanisation et de diasporisation qui suscite la genèse de nouveaux codes difficiles à catégoriser.

La première partie s'intéresse aux métaphores conceptuelles qui se proposent au descripteur de langues. Le classement des langues s'est longtemps appuyé sur le darwinisme avec lequel Michel Bréal rompra pour l'étude du sens, son idée étant de faire de la langue une réalité non naturelle mais toute humaine. Geste salutaire qui permet de rompre avec l'idéologie selon laquelle les « mélanges informes de deux langues » caractérisent des « populations inférieures » (p. 31) comme l'écrivait Schuchardt – dans des propos contemporains de ceux de Jules Ferry parlant de « populations de races inférieures » pour justifier la colonisation. La métaphore de l'organisme pas plus que celle de structure ne permet de penser le mélange.

Des perspectives différentes sont ouvertes, dans le chapitre 2, par les théories contemporaines de Croft, Mufwene et Lass. William Croft conçoit les langues comme produites par des *mèmes*, équivalents des gènes dans le monde culturel, qui se répliquent en se modifiant. On retrouve ici l'idée d'épidémiologie des représentations qui offre un intérêt

heuristique stimulant mais présente l'inconvénient de neutraliser les rapports de pouvoir dans l'univers sémiotique et de réduire la dignité des formations culturelles à celle de virus. Dans cette perspective, toute évolution repose sur les contacts interpersonnels, le social occupant la place qu'occupe l'écologie pour les espèces naturelles – ce qui est différent de l'écologie des langues, qui étudie pour elles-mêmes les langues prises dans leur environnement. Chez Croft, l'implantation ne s'étudie pas dans des corpus mais réside dans les esprits, porteurs de grammaires variables (p. 40). Les métaphores biologiques sont de longue date porteuses d'un danger réductionniste. Salikoko S. Mufwene recourt pour sa part à l'analogie parasitaire, les langues n'existant pas sans locuteurs. Il explique les évolutions par les ajustements des locuteurs qui puisent aux ressources linguistiques leur permettant de satisfaire leurs besoins de communication, en changeant de code au besoin. Les langues sont alors une population d'idiolectes utilisées pour se comprendre. Toujours cette centration sur l'individu qui sélectionne et accommode des ressources qu'il rencontre, le modèle visant surtout les situations multilingues. La langue, cette abstraction, est alors conçue comme un système adaptatif complexe (p. 44) résultat d'une extrapolation d'idiolectes variés. Chez Lass, la métaphore génétique conduit à envisager les langues comme des espèces dont la variété résulte de répliquations infidèles. Or les individus ne sont pas qu'éléments d'une population. On le voit, toutes ces influences de la génétique présentent une vertu heuristique pour penser des phénomènes de genèse jadis laissés dans l'ombre, mais un effet de mode ne doit pas faire perdre de vue la spécificité des formations culturelles, historiques et sociales que sont les langues.

La question des modélisations métaphoriques occupe le chapitre suivant. Leur application peut dépasser la simple stimulation heuristique si l'on croit que les phénomènes relèvent de la même approche et d'un fonctionnement analogue (p. 59). La construction d'un modèle risque d'éloigner des réalités empiriques pour favoriser la cohérence théorique, et l'auteur met en garde contre les dangers de parallèles qui oublieraient la spécificité de la sémiotisation. Réfléchissant également sur les métaphores de la filiation et de l'héritage (p. 83), il termine sa première partie par une mise en garde sur l'importation de modèles. Il s'interroge sur les conséquences de ces transferts entre champs disciplinaires sur la production de connaissances, la domination ponctuelle de certaines façons de penser devant conduire à la vigilance envers tout réductionnisme.

La deuxième partie est consacrée aux questions du point de vue et du contexte. La construction contextualisée concerne l'élaboration théorique des faits et, dans ce processus, le point de vue, s'il n'est pas questionné, peut devenir un obstacle épistémologique. Il faut donc se demander comment l'on parle du réel pour se demander comment on le pense. Une illustration en est donnée à propos des travaux d'Hugo Schuchardt sur la généalogie et le mélange des langues. Il n'existe pas, selon lui, de critère décisif pour démarquer une langue A d'une autre langue B ; toutes les langues sont mélangées et les situations de bilinguisme présentent une diversité extrême (p. 106). Il a aussi l'intuition – en 1884 ! – de la rétroaction des parlars bilingues sur les pratiques des monolingues, les contacts entre langues occupant une place centrale dans la genèse continue de ces langues elles-mêmes. Il en conclut que les langues sont des ensembles flous, qu'elles ne connaissent « pas de cloisons étanches » (p. 111). L'auteur développe dans le chapitre 7 des réflexions épistémologiques à propos du songhay, ensemble de langues apparentées dont la généalogie pose problème. Greenberg crée une famille nilo-saharienne qui l'inclut, thèse validée au plan académique qui va servir ensuite de cadre aux autres hypothèses et exercer, dit l'auteur, un *effet de fondation*. Il faudra attendre une génération pour que cet apparentement soit remis en question et pour que le songhay soit considéré comme le résultat d'un mélange de langues non apparentées à cette famille (p.122).

Le conformisme académique privilégie parfois la compatibilité de théories sur celle des faits, c'est pourquoi la réflexion critique doit être nourrie tôt chez les chercheurs en formation.

La troisième partie, d'un chapitre, s'interroge sur la notion kantienne de phénomène dans une réflexion nourrie de Karl Popper et reposant sur une tripartition entre matérialités, évidences et construits, influencées par les trois mondes du célèbre épistémologue. Les matérialités sont des données de l'expérience ; les évidences, nos représentations stabilisées ; les construits, des représentations en construction. Les exemples font voyager le lecteur avec les djinns, une Land rover et Marcel Proust. L'auteur conclut que ces trois ordres sont constitués de « résultants de catégorisation » (p. 140), l'important résidant dans leurs interactions. Nous sommes pris dans elles, chercheurs d'objectivité prisonniers de leur subjectivité.

Les deux chapitres de la quatrième et dernière partie sont consacrés à la dynamique sémiotique et aux apports de l'ethnométhodologie. « Procès général de mise en signification » (p. 146), la dynamique sémiotique ne peut se limiter à une approche structurale (mais qui y songerait ?). Elle concerne les pratiques d'acteurs-locuteurs. L'interactionnisme est défendu comme premier, l'auteur sociolinguiste rejoignant ici ceux pour qui la langue est reconstruction incessante par des locuteurs situés. Il se retourne vers les devanciers, une fois encore : Philip Wegener (1848-1916), précurseur de Tesnière, Karl Bühler (1879-1963), dont la *Théorie du langage* (1934) est un des classiques de la linguistique du XX^e siècle, et son exact contemporain, l'égyptologue Alan H. Gardiner (1879-1963). Ces trois-là ont influencé nombre de linguistes ultérieurs : Mathesius, Firbas, Šabršula les connaissaient. Ils ouvrent la voie aux réflexions de Bally et Meillet. Tous ont mis l'accent sur le rôle des locuteurs dans la formation des langues. L'auteur insiste ensuite sur les prérequis de la sociolinguistique interactionnelle ; le sens est produit à partir de matériaux que les locuteurs utilisent et modifient tout uniment, comme dans le circuit glottopolitique. Dans leur rapport aux ressources langagières, les acteurs peuvent relever du séculier ou du régulier (p. 154), selon qu'ils agissent par la langue ou agissent aussi sur la langue de façon délibérée. L'usage des langues est fonction de la situation qui détermine l'efficacité de la communication, action éminemment coopérative. Et cette coopération est d'autant plus centrale qu'elle permet de dépasser l'hétérogénéité et la variation qui sont centrifuges alors que le désir de partage, plus fort, rapproche. Cette communication n'existe pas pour elle-même, elle prend place dans un univers qui la suscite et qu'elle contribue à construire – un monde partagé. Dans ce monde partagé, l'histoire humaine prend place, l'héritage que nous reconduisons, et qui nous dépasse, véhiculant des valeurs dont la langue témoigne à travers nous. Nos pratiques sont historiques car les langues sont des formations culturelles où sont sédimentées des pensées qui nous ont précédés. La labilité des mots et leur puissance d'expressivité en témoignent. Nous utilisons à travers les mots des accumulateurs d'énergie, d'expériences et de savoirs. L'auteur sait gré à l'ethnométhodologie d'avoir apporté un cadre méthodologique à l'exploration de ces dimensions interactionnelles (p. 164). (Elle en a aussi suscité la mode.) Mais si les évidences partagées facilitent l'échange, la focalisation sur le niveau du locuteur fait courir le risque de l'irénisme. D'où l'importance de la conflictualité que prend en charge la notion de négociation (171).

En clôture (chapitre 10), Robert Nicolai retrouve Marcel Proust pour illustrer ses sept étapes de sémiotisation avec l'exemple fameux des « cattleyas », exemple de co-construction lié à l'intimité, qui s'oppose ici aux réflexions sur le langage totalitaire et le politiquement correct, bref le langage objet de manipulations collectives (p. 187). Poursuivant les réflexions de Dewitte, il met au jour le consensus normatif qui lie les interlocuteurs, tenus de respecter le

pacte social – en fait sociolangagier. Par ce pacte implicite, noué au cœur des échanges, les locuteurs s'accordent sur une certaine valeur de vérité, héritage et base de consensus, qui fait que, malgré tout, les mots ont un sens et qu'une parole peut être donnée. Et tenue.

Les conclusions enchâssées de l'ouvrage en reprennent les thèmes en insistant sur les obstacles et pièges épistémologiques qui guettent le chercheur. Au fond, la théorie, nous dit l'auteur, n'a pas de sens. Tout est bon, disait Feyerabend. La théorie est là pour permettre une mise en cohérence des données et l'on ne souhaite que la prendre en défaut par la falsification puisque c'est ainsi que la connaissance avance. En passant les vitesses, quitte à faire craquer la boîte !

Robert Nicolai a tiré de sa longue expérience cet ouvrage riche et stimulant, explorant de nombreuses pistes dont on ne donne ici qu'un aperçu rapide et dont la lecture, elle, aura du sens pour les chercheurs débutants comme confirmés.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Mickael Abecassis, Michelle Auzanneau, Annette Boudreau, Zoe Boughton, Zsuzsanna Fagyal, Françoise Gadet, Stéphanie Galligani, Marie-Noëlle Guillot, Philippe Hambye, Patricia Lambert, Gregory Miras, Tim Pooley, Wim Remysen.

Laboratoire Dylis – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425